

Urgences



Lettre à quelqu'un

Raymond Vennes

Number 9, 1er trimestre 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025136ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025136ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (print)

1927-3924 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Vennes, R. (1984). Lettre à quelqu'un. *Urgences*, (9), 49–52.
<https://doi.org/10.7202/025136ar>

Tous droits réservés © Regroupement des auteurs de l'Est du Québec, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

RAYMOND VENNES

Lettre à quelqu'un.

Mon bel amour de février,
Ma chaleur au creux de l'hiver,
Mon temps présent et à venir,

Je t'aime
Et répands autour de moi
Le pollen de ton amour,
Comme un printemps sans bon sens
Que l'on s'étonne de trouver dans mes yeux,
Au moment où tout un pays
Commence à prévoir les neiges et les gels.

Cette année, et l'an prochain et pour les siècles à venir,
Il n'y aura pas d'hiver, pas de neiges, pas de gels,
Pas d'autres saisons possibles
Que celle qui fait croître ma Paix et ma Joie,
Celle qui porte ton nom
Et qui fait de chaque temps,
Une éternité de soleil, de musique et de rires.

Hier
J'ai enterré la nuit qui me tuait à la dérobée.
Hier,
J'ai creusé de mes mains nues,
Une fosse immense où j'ai jeté pêle-mêle
Et sans remords
La Nuit qui me tuait d'angoisses, de désespérances,
De vide, de solitude et d'ennui.
J'ai enfoui au plus creux de la terre,
Toutes les amitiés fausses,
Tous les intérêts mesquins,
Les cris et les blessures qui témoignaient
D'un temps qui n'est plus et ne sera jamais plus.
Et quand j'eus soigneusement remplacé la terre
Sur toutes les saletés accumulées,
Je me suis releuvé,
Droit comme une jeunesse en fleur
Au milieu d'un pays propre,

Éclairé et sans douleurs.
Je me suis retrouvé nu
Comme à ma naissance.
Étonné d'un air si pur,
D'un silence si plein,
D'un soleil si chaud.
Étonné de m'entendre rire et pleurer,
Pleurer et rire,
Comme un enfant Fou,
Comme un enfant
Ivre de promesses et d'espérances.

Il était onze heures au temps de tes yeux.
C'était le 26 février à l'été de ton corps.
Le début de tout à l'éternité de nos mains jointes.

Nous sommes maintenant UN homme

Nous sommes un homme en pleine force,
Et nos racines sont bien agrippées
Au pays qu'il nous reste à bâtir,
Aux couleurs de nous-mêmes.

Un pays sans fin
Où tu noueras les choses
Les unes aux autres
Comme un gigantesque macramé
Où j'accrocherai les mots
Comme des contes pour enfants
Qui nous garderont beaux et frais et ardents.

Un pays où nous mettrons ensemble
Les couleurs du Jour et de la Nuit,
Du feu et de l'eau,
De l'amour de l'un pour l'autre
Et de l'autre pour l'un,
Avec la ferveur des anciens
Quand ils disaient:

 Pour les siècles des siècles,
 Je T'aime!

Février '76.
Un an déjà.

LE MONDE À VENIR.

LE MONDE À VENIR
IL EST AU BOUT DE MES DOIGTS
QUAND JE RETROUVE
L'ENFANCE
ET QUE MA MAIN COURRE
SUR LA PEAU NUE DE TES SEINS
POUR RETROUVER
LE CHEMIN DE LEUR VÉRITÉ.

PUIS IL NEIGE...
IL NEIGE SUR LES SAISONS
DE MA VIE.
IL NEIGE SUR LE PAYS
QUE J'HABITE.
IL NEIGE
POUR QUE TOUT RESSEMBLE
À TA SPLENDEUR.